

Rôles et significations des espaces de transitions : quelques orientations de réflexions

Nicole Eleb Harlé
Ecole d'Architecture Paris-Belleville
Rue Rébeval 78
75019 Paris
France

1. Introduction

Le thème des espaces de transitions, s'impose dans le contexte de la session EUROPAN 3 consacrée à une réflexion sur ce que signifie aujourd'hui "être chez soi en ville" et du colloque sur la "ville de tous les sens".

Il interroge la nature de ces espaces, leur signification et leur rôle dans nos cultures occidentalo-européennes. Les espaces de transitions sont en effet souvent considérés comme superflus en ville, où leurs potentiels d'urbanité sont niés et où l'on ne leur reconnaît qu'un rôle fonctionnel de mise en relation entre la rue et le logement de façon restrictive.

Comment ces espaces, selon leur conception, et les usages qu'ils favorisent ou interdisent, contribuent-ils à nous faire sentir mieux chez nous et dans la ville?

Cette question posée à trois sociologues aux démarches différentes et à un architecte a conduit à un échange lors des Rencontres de Prague que nous tentons de relater ici, afin d'en tirer des éléments de réflexions utiles à la conception.

2. Qu'est ce qu'un bon espace de transition?

J. Miller et F. Bollerey n'adoptent pas la même échelle, pour répondre à cette question, qui se pose d'emblée.

Jacqueline Miller, rappelle tout bonnement que dans tous les villages d'Europe, c'est encore le seuil de la maison où l'on peut s'asseoir sur une chaise pour voir passer les gens et prendre le soleil, en étant "chez soi dans la rue". Le véritable, le meilleur espace de transition, c'est l'espace public appropriable, que nous a confisqué l'automobile.

F. Bollerey introduit sa réflexion sur les espaces extérieurs ouverts en mentionnant les petits espaces publics qui ont permis, aux voisinages de bureaux à New-York, que se révèlent des pratiques quotidiennes de *al fresco lunches*. Les employés et secrétaires désireux de mettre un peu de distance entre les patrons et eux, y prennent une pause pendant un court moment.

Le bon espace de proximité est celui où l'on peut se tenir un moment, se reposer et choisir de mettre cette distance entre les autres et soi. De façon dialectique,

les places les mieux utilisées sont celles qui favorisent la sociabilité en donnant le choix de celle-ci.

3. Confrontations et conflits d'usages

La réflexion de R. de Villanova part d'un point de vue fondamental sur l'activité de liaison que G. Simmel présente comme l'activité de séparer et de relier en prenant comme exemple les ponts et les portes.

L'activité sociale actualise en permanence l'espace physique d'après comment les êtres humains occupent une place, se situent selon une position, un rang, un ordre du point de vue relationnel pour reprendre les termes de Bourdieu (1993). Aussi, là où il semble que les populations soient homogènes, les pratiques ne le sont pas. Par leur rôle de liaisons et de frontières, les espaces de transitions sont aussi des lieux de transgressions et d'agressions. Dans ce sens, on peut dire qu'ils sont des espaces "hautement sensibles" ou des "espaces à risque".

R. de Villanova, note que la conception de ces espaces, peut entraîner des situations nouvelles, pour lesquelles il n'existe pas de code de conduite transmis par la tradition. On ne sait plus qui l'on doit saluer comme voisin proche et où commence l'anonymat.

Les coeurs d'îlots, au statut public, dans le cas de nombreuses opérations d'aménagement et à l'usage collectif, apparaissent alors comme les lieux de négociations les plus difficiles entre les diverses populations d'usagers.

A une autre échelle, la réflexion sur le confort et la qualité des espaces du logement donnerait plus de possibilités d'usages non conflictuels pour ces espaces de prolongements que sont les balcons, les loggias et terrasses. Trop exposés aux regards, ou mal orientés et venteux, ils ne favorisent pas d'utilisations pour les repas à la belle saison et n'accueillent pour finir que le séchoir à linge dont l'emplacement n'a pas été prévu par ailleurs. Il ne s'agit pas de faire du logement adapté à une culture ou à des couches sociales, mais de repenser le confort, selon des demandes qui sont transversales à celles ci.

J. Miller remarque néanmoins, que la dalle la plus sinistre (ou sinistrée) où la densité très forte a conduit à surdimensionner des espaces "d'agoras" sans aménagements urbains, organisant des lieux à vivre, peut retrouver un souffle de vie si on y tient un marché hebdomadaire.

Une recherche de qualité dans le domaine du logement et des espaces publics peut éviter les conduites transgressives par ceux qui intérieurisent plus ou moins bien la réglementation.

4. Une question de comportement

Le bon espace public de proximité serait donc celui qui permet de construire un nouveau comportement, qui l'autorise.

Il stimule de nouveaux comportements, fournit de nouveaux parcours, alternatifs, entre chez soi et le bureau.

F. Bollerey remarque que ces changements de comportement dans le cas de bons espaces publics ont lieu très vite et prouvent combien ces espaces correspondent à une demande qui existe.

R. de Villanova, sur le terrain des grands ensembles, observe à Chanteloup les Vignes en région parisienne comment des espaces trop vastes provoquent la perte de repères (Villanova, 1987). Avec la densification des usagers, ils accentuent les confrontations de comportements et les conflits d'usage.

Elle souligne, en particulier, que la conception de ces espaces peut entraîner des situations nouvelles pour lesquelles il n'y a pas de règles de civilité explicites.

Des règles d'usages doivent alors être définies et explicitées collectivement. Dans le cas du logement social et de ses espaces collectifs, le suivi de gestion peut atténuer les risques en édictant des règles d'usage. Enjeux de pratiques et de représentations collectives, ces espaces doivent néanmoins faire l'objet d'un consensus (voir "Le résidentiel et l'urbain", 1988).

5. Pratiques collectives et espaces communs

Au-delà des parcs ou des squares formellement aménagés, il y a un besoin d'espaces organisés et exploités par les gens eux-mêmes, pour laisser à leur fantaisie et à leur imagination la faculté de créer les occasions et les raisons de se rencontrer.

A New-York, dans les cinq faubourgs de la ville, les associations pour les espaces extérieurs se battent pour obtenir, chaque fois que possible, un lopin de terre qu'elles squattent au besoin, afin d'y faire pousser leur plants de tomates ou d'herbes aromatiques au pied des grattes-ciel.

Ce sont aussi pour les sociétés méditerranéennes, encore traditionnelles, mais pas exclusivement, les espaces où peuvent se pratiquer des activités en groupes, en famille ou avec l'aide des voisins, les activités domestiques nécessitant l'air et la lumière. Ces espaces se situent devant la maison ou dans la cour.

Or, les abords des logements sociaux qui ont été étudiés par J. Miller paraissent si démunis de sens dans nos banlieues, car ils ne correspondent à aucun usage précis, ils ne servent littéralement à rien.

Il faut rappeler, comme le fait Jacqueline Miller, que ce sont ces espaces qui prennent en charge les modalités des relations avec le voisinage. Les abords du logement sont l'espace premier de la socialisation, celui où prennent forme et consistance les relations de voisinage.

6. Qui a besoin des espaces de transition?

L'usage qui est fait des espaces extérieurs au logis est plus évident dans les sociétés du Sud. Dans les pays méditerranéens, balcons, loggias et terrasses s'ajoutent au patio ou à la cour, pour les femmes, alors que les hommes occupent la place publique et les marchés.

Mais les pays du Nord, selon J. Miller n'ignorent pas cet usage du seuil, et l'on connaît celui emblématique de la maison amstellodamienne, avec ses trois marches en céramiques vernissées. Elle rappelle une vérité, à savoir que ces espaces "en plus",

sont bien plus utiles aux pauvres qu'aux riches et que la rue a toujours été le "salon du pauvre".

A travers toute l'Europe, ils sont plus nécessaires aux enfants et aux vieux qu'aux adultes actifs.

Ainsi la différenciation des pratiques ne s'effectue pas simplement sur l'opposition entre cultures, mais sur des modes de vie, des classes d'âge, des professions, des pratiques associatives ou militantes.

7. Espaces d'approches et espaces de prolongements

Partant d'une recherche collective (Eleb *et al.*, 1993) effectuée sur l'habitat en îlot et ses spécificités, R. de Villanova propose d'identifier deux catégories d'espaces de transitions: ceux qui mettent en scène les relations familiales et le voisinage, et ceux qui mettent en scène le collectif.

La question est de comment relier les bâtiments au site et par la même le logement à la rue. Il est nécessaire de tenir compte de la ville, de sa topographie, de ses orientations remarquables, de l'identité de lieu en se référant à la mémoire.

La distinction, entre espace d'approche du logement et espace de prolongements, renvoie à ces différentes échelles du travail des architectes.

8. La conception des espaces intermédiaires

Pour J. Miller, la négation des espaces intermédiaires semble avoir été constante depuis deux siècles. De la mise à distance bourgeoise de la ville Hausmanienne, réduisant les dispositifs de distribution à la circulation verticale et à ses paliers, l'hygiénisme et le fonctionnalisme ont poursuivi une œuvre de rationalisation qui a abouti à un modèle de relation plus proche de l'espace de transit que de l'espace de transition.

La rue, elle même devenue agressive, l'habitat devient étranger à son site et la possibilité de créer des liens d'appartenance à un lieu et à une communauté se brise.

Cependant le besoin demeure insatisfait, et la ville elle-même n'a pas trouvé à ce jeu de la rationalité, la possibilité de se sédimenter sur elle même et d'être réinventée par ceux qui l'habitent.

On sait la prise de conscience des derniers CIAM et l'œuvre du "Team-Ten" animée par les Smithson et Aldo Van Eyck pour la question du logement collectif et les lieux de l'entre-deux, "*In-between*", fortement inspiré il faut le dire par la Méditerranée et ses villes.

Néanmoins, au delà de ces déclinaisons et de ses transitions, qui sont une des modalités "d'habiter la ville", comment reconstruire cet interface public/privé, sur quoi le construire qui ne soit ni gesticulations, ni geste arbitraire?

Comment passer d'une architecture de l'image à celle de l'usage?

9. Densité et rapport au centre

La recherche dans les logements sociaux contemporains a été tendue vers le dépassement du modèle du collectif dense et sur-occupé qui se dégrade.

Le retour, dans les années 70, à la distribution de deux logements par palier, a été parallèle à la réduction de la taille des opérations et de l'échelle des bâtiments. Il a tendu aussi à recréer des mini-unités de voisinage.

Les parties communes, en devenant des espaces plus neutres, vis-à-vis des relations de voisinage ont gagnées; en signe de représentation, il y est consacré plus d'espaces et de soins.

Dans cette recherche, l'exemple de St-Denis et de l'îlot réalisé par Roland Simounet, marquent une étape. L'aménagement d'un îlot entier entre cours et coursives loin d'être connoté comme une caractéristique du logement social, tend à l'inverse à être synonyme d'autonomie, de distance mise entre les occupants.

Les cours intérieures des îlots, mises en communication avec la ville par des cheminements traités en espaces publics, restent des espaces contemplatifs et silencieux, les jeux d'enfants se regroupant sur les espaces les plus publics, là où la ville affleure.

Le rôle essentiel d'accès, de liaison au Centre, à un extérieur commun neutralise les relations de sociabilité à l'intérieur. Ces relations deviennent de brefs échanges quotidiens, faits de familiarité dans la répétition des parcours. Les rencontres, facilitées par le retrait vis-à-vis de la circulation, participent par la vue ou la voix à cette réactualisation constante des liens de voisinage.

10. L'accessibilité des espaces intermédiaires

Expérimenter les espaces de transition, c'est avant tout les traverser, y séjourner pour goûter ce qu'ils ont de singulier.

Aussi s'agit-il de faire appel à des dispositifs de filtres, à des replis de la ville. Il s'agit de recréer des endroits, sinon secrets, qui se laissent découvrir. C'est faire participer l'habitat à la recomposition d'une ville qui renoue avec un "quant à soi" et qui interpose des seuils sans les interdire.

En substance, fermés et secrets ou ouverts au regard, mais inaccessibles, les espaces de transition qualifient et caractérisent les lieux, par les émotions qu'ils procurent et les expériences qu'ils permettent.

11. Le travail du sol

C'est une dimension charnière entre ville et architecture. Elle articule la topographie de la ville, les bâtiments existants voisins ou plus lointains au projet par une démarche complexe qui assume les éléments physiques du site : dénivelé, horizon ou point de vue. Il les réinscrit, avec les projets à venir, dans une syntaxe qui constitue le projet de contexte futur.

Le sol est alors conçu comme un ouvrage d'art, un équipement public qui donne à chaque projet architectural sa place dans un contexte reconstitué et comportant ses espaces de relations.

Ce travail est celui de l'échelle intermédiaire, qui qualifie le projet d'une séquence urbaine délimitée. Il tend à restituer des dimensions de lisibilité et d'imagibilité. Il identifie les lieux, par les rapports entre éléments mineurs et majeurs, par la conduite du regard, par les informations visuelles et sonores qui se correspondent ou s'entrecroisent.

C'est en somme un retour du visible et des informations complexes que la ville sédimentaire nous communique.

Le projet entre dans le jeu des éléments naturels et artificiels pour enrichir sémantiquement et physiquement les lieux où le projet intervient en tissant ses ramifications.

Des architectes comme A. Siza, N. Baldeweg¹ fondent leurs édifices sur des socles complexes qui les ancrent dans le sol naturel à partir d'un mouvement contenu de déclivité, d'ascension. Ces mouvements de plongée du regard ou au contraire de verticalité sont toujours en rapport avec des lignes de références pour l'oeil de celui qui les parcourt. Que ce soit l'horizon, une ligne d'arbres, une colline ou un monument.

Les aspects fonctionnels et la réduction positiviste ont mis au second plan cette approche sensible. L'expérience partagée aujourd'hui de la ville sédimentaire, riche, composite, pleine de découvertes et d'émotions, a rendue plus criante encore l'indigence et la rigidité de certains espaces contemporains.

12. Eloge de l'immobilité

On ne peut se résoudre à considérer comme inéluctable la dématérialisation de la ville réduite au flux des circulations et à ses réseaux, sans imaginer la revanche du lieu, l'immobilité.

Comme Sten Hadorn, qui déclare la guerre à la vitesse et plaide l'expérience de la lenteur et de l'immobilité, Franziska Bollerey rappelle, que l'idéal de la ville peut être aussi contemplatif, et que cela n'est pas autorisé par la ville planifiée des échanges.

Guy Naizot souhaitait pour St-Denis des grandes cours et des petites où l'on aurait découvert des témoignages cachés de l'histoire.

Wim Wenders, s'adressant aux architectes Japonais, leur rappelle en substance qu'au delà de leur rôle de constructeurs et de façon contradictoire, ils doivent considérer le vide comme la matière de la ville et laisser cohabiter le petit et le grand, laisser des lieux dont l'imagination des enfants puissent s'emparer pour former leur monde visuel et nourrir leur imagination. Par ailleurs, lorsque Wim Wenders tournait "Les ailes du désir" il remarqua l'importance des espaces ouverts à Berlin où l'on

¹ Voir les revues suivantes: El Croquis 1992 n° 54, Juan Navaro Baldeweg 1982-92; Casabella 92 n° 579 Architettura Contemporanea dal Portogallo; Domus n° 679 1987 "Alvaro Siza"; AA n° 278 dec 1991 Alvaro Siza; AA n° 283 oct 92 "Navarro Baldeweg".

découvre l'horizon, où l'image de la ville raconte son histoire, comme nous l'avons tous vu à Prague.

Ainsi se fondent les échelles des espaces de transitions, qui ne sont pas seulement un art de faire des gammes et des variations sur le thème de la distribution collective, mais un art d'enraciner vraiment des lieux pour faire en sorte que s'y ancrent aussi des gens et des relations et de l'imaginaire .

Si la ville des réseaux et le monde des échanges est une réalité des privilégiés, la scène de la vie quotidienne des plus humbles, des plus jeunes et des plus anciens reste le lieux où ils vivent et habitent.

Que le renouveau de cette réflexion s'annonce depuis quelques années et que le sens des choses et les sens dans la ville soient remobilisés par l'architecture et ses articulations à l'espace urbain, ne peut qu'être un retour à un exercice pleinement assumé de la conception architecturale dans la fabrication de la ville.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU, P. (1993), "La Misère du Monde" (Seuil, Paris).
- ELEB-HARLE, N. & VAUVRAY, A. & VILLANOVA, R. de (1993), "Quand la rénovation se pare d'îlots, Saint Denis Basilique : Espaces intermédiaires et centralité", collection Recherches no. 43 (Ed. P.C.A., Paris).
- Le Résidentiel et l'Urbain, *Colloque les étrangers dans la ville*, Rennes, 1988.
- VILLANOVA, R. de (1987), Trajets Migratoires des Portugais; Les Adolescents de Chanteloup, autonomie et tutelle, *Cohabitation, modes de vie et professions* (Verpraet, G., dir.) (DRE/Mateit).